

## **Radka Denemarková : *L'argent de Hitler***

### **Prologue**

Serrant une pelle verte pointue entre ses mains, Denis creuse la terre molle, rougeâtre, empreinte d'humidité après la pluie torrentielle de la dernière nuit.

Il tire la langue qu'il appuie par moments de façon obstinée contre la palissade de ses dents blanches où il manque deux lattes et il enfonce sa minuscule bêche toujours plus profondément. Il renverse son outil et ajoute une petite bouchée de terre creusée au sommet du monticule qui croît sans cesse à côté de son genou droit. Avec des tapées qui produisent un bruit clappant, il travaille ce tumulus naissant. Il adore cette matière gluante. Ensuite, il remet la pelle par terre. Là, il enfonce jusqu'à la deuxième articulation son index dressé, la terre enveloppe son doigt, tout en le glaçant agréablement, mais elle s'incruste sous son ongle, elle s'y fourre en écartant l'espace entre la chair et l'ongle, elle cherche à écraser cet obstacle douloureux ; continuer à exercer la même pression reviendrait à transformer un plaisir en peine. Denis s'empresse à ressortir son index. Il regarde avec curiosité cette tige enlaidie par la terre, il l'observe de tous les côtés, la serre contra sa joue. Il fait des traînées de

terre sur ses joues gauche et droite, au milieu de son front, sous le cou, il en éclabousse sa pomme d'Adam.

L'Indien à l'affût sur un chemin de guerre.

De sa main sale, il resserre solidement le manche vert écaillé et se met à peller, à découper les tranches de la terre envahie et agglomérée par des racines d'herbes et de chiendent. Au bout de quelques minutes, la pelle se tord, se bloque et se caille contre un obstacle dur, résistant. Denis relâche ses efforts. Enfin, au lieu de découper la terre à la verticale, il se met à tailler fiévreusement de fines tranches de ce kebab de terre. Lorsque, essoufflé, il finit son travail, une écuelle étonnamment longue et étroite, avec des saillies bizarres, des fêlures et des trous apparaît sous ses yeux. Une écuelle blanche. Il la ramasse et la nettoie. Il en dégage des restes de crasse. Il l'arrose avec son arrosoir d'enfant, également vert, terminé par le bec d'une pomme verte. Il ne s'éloigne en courant que deux fois, pour remplir son arrosoir d'eau de pluie sale. Il en prend dans la vieille baignoire rouillée qu'on plaça au bord d'un parterre de fraises, voici quelques années, pour que Denis puisse s'y tremper en été. Il tourne à l'envers son écuelle nettoyée, vidée et percée. Il la soulève.

Il regarde avec surprise deux trous vides. Des orbites.

C'est un crâne.

Un crâne humain.

Avec précaution, Denis âgé de cinq ans le transporte depuis le verger de pommiers vers son bac de sable.

Debout avec les pieds largement écartés, la Femme s'essuie mécaniquement les mains dans un torchon à carreaux rouges et blancs. Ses mains sont déjà sèches mais elle les essuie et les masse encore, plongée dans ses souvenirs qu'elle essaie de rattraper, de recoller et de trier. Elle accroche le torchon sur une chaise de cuisine écaillée, maintes fois repeinte, située à côté de la cuisinière. Elle prend une assiette en porcelaine, blanche et ornée en bleu, qui contraste tant avec son visage tanné de campagnarde, elle y met un lot de quenelles et, dans le creux ainsi créé, elle verse avec une cuillère à pot de la sauce d'un brun foncé, avec des filaments de viande. Elle le fait avec prudence pour ne pas altérer la blancheur des quenelles.

Dans la salle à manger, elle pose l'assiette chaude devant l'homme qui a déjà lavé son visage fatigué et retroussé les manches de sa chemise bleue et blanche en flanelle. L'homme mange avec appétit et en silence. Assise à ses côtés, la Femme observe les poils noirs sur son bras puissant, les ongles cassés de cette main bien-aimée qui serre maladroitement la cuillère d'argent, tel un excavateur creusant le contenu de l'assiette.

La Femme ne se lève qu'une seule fois, pour apporter le torchon oublié depuis la cuisine, elle le met sur ses genoux, le tient fermement et, de temps à autre, elle s'essuie les mains sèches, rouges et crevassées. L'homme se sert de sa dernière quenelle poreuse pour bien nettoyer une traînée de sauce qu'il suit avec précaution, faisant deux tours de l'assiette. Quand la dernière bouchée disparaît dans la gorge insatiable de l'homme, la Femme s'enhardit. Elle dit à l'homme expirant de satisfaction qu'elle a trouvé Denis dans son bac de sable en train de faire des pâtés, *Laisse-toi pétrir, pâté de sable, si je te rate, je te battraï comme du seigle.*

L'homme éructe puissamment et boit une gorgée de bière depuis la bouteille froide, embuée, malgré le verre avec des gravures étranges, fabriqué spécialement à cet effet et qui est posé devant lui.

– Et alors ?

Elle a trouvé Denis en train de faire des pâtés, accroupi au milieu de son bac de sable et entouré d'énormes monticules de formes poudreuses, bizarrement tassées, de buttes d'un jaune foncé trouées ou entaillées. Ils ressemblaient à la pâte qui aurait débordé le moule pendant la cuisson au four. Denis remplissait assidûment un récipient insolite, percé à plusieurs endroits, avec du sable mouillé.

– S'il a pris quelque chose à la cuisine, alors donne-lui une fessée, ça lui apprendra.

La Femme inspire de l'air et elle continue à enfile*r ses* phrases, imperturbable. Alors qu'elle approchait du bac de sable, Denis se taisait, attentif, sentant probablement qu'il avait découvert un objet précieux. Une pièce magique. Le trésor. Il ignorait seulement de quel genre de trésor il s'agissait. D'un geste spasmodique, la Femme a arraché cet objet bizarre de ses doigts sales et l'a porté à la remise. Sans mot dire, Denis l'a suivi en trotinant de façon butée, il lui tirait la jupe, se bagarrait. Elle lui a donné une gifle.

– Alors c'était quoi ? Accouche, bon sang !

– Ce n'est pas un truc commun. C'est... je veux dire...

C'était comme si un lot de quenelles avalées s'était coincé dans la gorge de la Femme et, s'étant mélangé avec de la peur, il lui faisait trembler la voix.

– Je veux que tu voies ça de tes propres yeux.

– Ben, apporte-le-moi ici !

– C'est pas possible. Tu dois aller avec moi. Lève-toi, on y va.

– Où ça ?

– À la remise.

L'homme se lève sans grand enthousiasme, il reserre sa ceinture, corsetant de la graisse sur ses flancs.

– On croit rêver. Quelles histoires tu fais à cause d'un jouet débile !

C'est la nuit.

Elle est percée par un faisceau de lumière où entrent deux silhouettes. Elles s'immobilisent au pas de la porte. Un chien se met à aboyer. Il appartient au voisin. D'autres chiens se joignent à lui, un signal *staccato* de vigilance parcourt le village. Le chien constate son erreur, passe aux autres un message de réconfort et le village se replonge dans le silence. Ce n'est qu'après que le couple s'avance plus loin.

Faute de lumière à l'intérieur du hangar, l'homme allume l'œil d'une lampe électrique. Un bric-à-brac s'empile un peu partout. De vieilles camelotes qui, un jour, pourraient encore servir ; la plupart des fois, personne n'en fera plus usage. Un râteau cassé et une vieille fourche à gerbes. Un concasseur à grains. Des bûches mutilées. Une presse à paille, un râteau mécanique. Une commode avec des tiroirs arrachés. Une chaise haute d'enfant peinte. Un poste de radio muet, étripé et costaud. Un nettoyeur-séparateur, un moulin à blé décrépît. Une armoire ébréchée, peinte en couleur et dont les portes devant ne ferment plus ; le battant droit s'est détaché et tombe à même le sol.

Un buffet vert clair avec la porte coulissante en verre et avec les tiroirs édentés, sans poignées.

Sur le buffet trône une boîte en carton brun avec l'inscription « Electrolux », chargée d'un vieux livre avec couverture en cuir. La

Femme arrache la lampe à l'homme. Elle est tellement ailleurs, fascinée par la boîte brune, que l'homme avale sa riposte. Ils s'approchent de la boîte. L'homme trébuche contre une chaise renversée et dont le siège tressé est troué.

– Merde ! J'espère qu'on n'est pas venus ici pour rien !

Sans broncher, la Femme s'immobilise devant la boîte. Sans broncher, elle repasse la lampe à l'homme, sans broncher, elle lève le livre avec couverture en cuir et le jette par terre. L'homme éclaire de la lampe l'inscription incompréhensible, gravée en caractères gothiques dans le cuir. La Femme ouvre cérémonieusement les ailes de la couverture en carton et recule. Sans broncher, elle signale à l'homme d'aller y jeter un œil. Puis elle attend.

– Vas-y, regarde !

L'homme crache par terre.

– J'ouvre les yeux tout rond.

Il plonge la main dans la boîte et en sort un objet blanc et dur. Il illumine la boule irrégulière, suturée. Il la tourne et se fige. La lumière de la lampe affûte les contours des parties solidifiées, les points de suture, et met en exergue les deux creux vides. Ce sont les orbites. Le squelette d'un visage. L'homme rejette le crâne avec violence.

– Merde ! Merde ! Merde !! Où il a trouvé ça ?

– Il dit qu'il l'a déterré dans le jardin.

– Dans quel jardin ?

– Dans quel jardin ? Le nôtre, évidemment ! Là où commence le verger de pommiers. Les reinettes et les grands alexandres.

L'homme tousse bruyamment et recrache.

– Et il n'a trouvé... il a joué... il a déniché que ça ?

– Oui, que ça.

– Mais pourquoi tu me regardes, pourquoi tu me zeyeutes comme ça, peut-être que c'est un homme de Néandertal, on en déterre un peu partout, de nos jours, j'ai lu ça dans un journal, c'est pas forcément un...

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

L'homme a compris. Il ne faut pas délirer. Ils ne sont pas obligés de se mentir entre eux. La Femme en témoigne de son attitude ferme, mais aussi de sa voix tremblante et de ses yeux mouillés. L'homme récupère enfin son sens pratique.

– On va chercher le reste, décide-t-il. Il doit nous dire où exactement il a trouvé ça. À toi d'inventer une histoire pour lui.

– Il dort déjà.

– Alors tu le réveilles !

Une demi-heure plus tard, Denis se tient debout devant la fenêtre de sa chambre spacieuse du deuxième étage, voilé par les rideaux. Il n'est pas



obligé de se cacher, car ces deux-là, en contrebas, sont trop pris par leur travail et rassérénés par le noir de la nuit. Mais Denis les voit bien. Il voit l'homme et la Femme, en train de creuser la terre sur le lieu de la découverte de *son* trésor à lui, de labourer le terrain autour de *son* crâne à lui, de tâter le lit d'un être inconnu. Et les feuilles des pommiers murmurent au-dessus de leurs têtes, les feuilles qui se mettront à tomber dans un mois, qui tombaient tous les ans et se mélangeaient entre elles, en recouvrant le dormeur et en le soulageant, ils s'effritaient ensemble avant que Denis ne dégage ce lit. C'était à Denis de le découvrir, cela n'attendait que lui. L'homme et la Femme sortent des lattes courbées, des barres blanches et un panier aux formes bizarres. À ce moment-là, la Femme titube, elle s'appuie contre le tronc d'un pommier et vomit.

Denis observe la scène et sa répulsion ne cesse de monter. Ces jouets sont à *lui*, c'est lui qui aurait dû les découvrir tous, l'un après l'autre. Ils les lui ont volés. Ces jouets n'appartiennent qu'à *lui*. Dès demain, il les leur reprendra. Denis est fatigué, ses paupières deviennent lourdes, il a du mal à se tenir debout. Il trotte jusqu'à son lit, met son ours en peluche à côté de lui, se recouvre. Avant qu'il ne s'endorme, il imagine avec enthousiasme le jouet blanc qu'il avait trouvé allongé là, à ses côtés, et, depuis ses orbites, il voit jaillir le feu d'artifices d'un monde de contes de fées.

Il faudra du temps pour que ce jouet quitte l'imagination enfantine de Denis. Ce n'est que deux ans plus tard qu'il sera enrobé puis chassé par la naissance de sa sœur Natasha. Alors il découvrira la fascination pour la fragilité et la beauté d'un corps humain *vivant*.

## **Le premier retour (l'été 1945)**

### **La croûte de glace**

Après mon retour de *là-bas*, je vis comme sous une couche épaisse de glace, sur laquelle tous les autres patinent allègrement, avec les joues enflammées de joie. Sous cette couche de glace, je vis dans les tréfonds. Invisible. Solitaire. Un soupçon d'existence. Impuissante. Condamnée à attendre celui qui fera un dernier geste, le point final derrière une phrase ratée, celui qui foulera aux pieds une salière étriquée, saillante depuis cette croûte glaciale.

Je retourne à la maison, convaincue, à tort, qu'il s'agit toujours de la mienne. Une chaleur étouffante. J'évite même des chemins de terre, dans un instinct de survie à peine explicable. Aujourd'hui, je pourrais me montrer, marcher comme les autres au milieu des chaussées de bitume en ébullition. Je n'ai plus à avoir peur. La guerre est finie.

Mais, sait-on jamais, je préfère avoir peur.

Je devine le doigt de l'église, le rouge des toits serrés les uns contre les autres, le manoir sous forme de serpent et les immeubles de notre ferme. Je me traîne à travers des fossés, les orties me brûlent les jambes, tels les scies vertes, *Je scie du bois en petits bouts ronds pour que Maman ait de quoi chauffer la maison*, nous avons chanté ça, les petits bras enfantins enchevêtrés dessous et les ailes sveltes, protectrices de Maman. Elle ne

savait pas dissimuler les veines bleues sur ses poignets, on n'a pas encore découvert de produit de beauté pour masquer les conduits battants de sang d'un corps humain. Le soir, ces mains brillaient d'un gras qui sentait bon. Après avoir été soignées avec une crème spéciale, elles étaient en repos la nuit.

En fait, elles étaient en repos également le jour.

Mes genoux tremblent.